

### **Mes vers fuiraient**

Mes vers fuiraient, doux et frêles,  
Vers votre jardin si beau,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'oiseau.  
Ils voleraient, étincelles,  
Vers votre foyer qui rit,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'esprit.  
Près de vous, purs et fidèles,  
Ils accourraient, nuit et jour,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'amour !

Victor Hugo *Les Contemplations*

### **Un jour je vis**

Un jour je vis, debout au bord des flots mouvants,  
Passer, gonflant ses voiles,  
Un rapide navire enveloppé de vents,  
De vagues et d'étoiles ;  
Et j'entendis, penché sur l'abîme des cieux,  
Que l'autre abîme touche,  
Me parler à l'oreille une voix dont mes yeux  
Ne voyaient pas la bouche :  
« Poète, tu fais bien ! Poète au triste front,  
Tu rêves près des ondes,  
Et tu tires des mers bien des choses qui sont  
Sous les vagues profondes !  
La mer, c'est le Seigneur, que, misère ou bonheur,  
Tout destin montre et nomme ;  
Le vent, c'est le Seigneur ; l'astre, c'est le Seigneur ;  
Le navire, c'est l'homme. »

Victor Hugo *Les Contemplations*

## Mélancholia

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?  
Ces doux êtres pensifs, que la fièvre maigrit ?  
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?  
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;  
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement  
Dans la même prison le même mouvement.  
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,  
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi sans l'ombre,  
Innocents dans un baignoire, anges dans un enfer,  
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.  
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.  
Aussi quelle pâleur ! la cendre est sur leur joue.  
Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.  
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !  
Ils semblent dire à Dieu : « Petits comme nous sommes,  
« Notre père, voyez ce que nous font les hommes ! »  
Ô servitude infâme imposée à l'enfant !  
Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant  
Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, oeuvre insensée,  
La beauté sur les fronts, dans les coeurs la pensée,

Et qui ferait - c'est là son fruit le plus certain -  
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !  
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,  
Qui produit la richesse en créant la misère,  
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !  
Progrès dont on demande : « Où va-t-il ? que veut-il ? »  
Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,  
Une âme à la machine et la retire à l'homme !  
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !  
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,  
Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !  
Ô Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même,  
Au nom du vrai travail, saint, fécond, généreux,  
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !  
Victor Hugo Les Contemplations

### **L'hiver**

L'autre mois pourtant, je dois dire  
Que nous ne fûmes point reçus ;  
L'église avait cessé de rire ;  
Un brouillard sombre était dessus ;  
Plus d'oiseau, plus de scarabées ;  
Et par les bourniers, noirs fossés,  
Par toutes les feuilles tombées,  
Par tous les rameaux hérissés,  
Par l'eau qui détrempait l'argile,  
Nous trouvâmes barricadé  
Ce temps qu'eût aimé Virgile  
Et que n'eut point haï Vadé.  
On était au premier novembre.  
Un hibou, comme nous passions,  
Nous cria du fond de sa chambre :  
Fermé pour réparations.

Victor Hugo *Les Chansons des rues et des bois*

### **Fable ou histoire**

Un jour, maigre et sentant un royal appétit,  
Un singe d'une peau de tigre se vêtit.  
Le tigre avait été méchant ; lui, fut atroce.  
Il avait endossé le droit d'être féroce.  
Il se mit à grincer des dents, criant : Je suis  
Le vainqueur des halliers, le roi sombre des nuits !  
Il s'embusqua, brigand des bois, dans les épines ;  
Il entassa l'horreur, le meurtre, les rapines,  
Égorgea les passants, dévasta la forêt,  
Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait.  
Il vivait dans un antre, entouré de carnage.  
Chacun, voyant la peau, croyait au personnage.  
Il s'écriait, poussant d'affreux rugissements :  
Regardez, ma caverne est pleine d'ossements ;  
Devant moi tout recule et frémit, tout émigre,  
Tout tremble ; admirez-moi, voyez, je suis un tigre !  
Les bêtes l'admiraient, et fuyaient à grands pas  
Un belluaire vint, le saisit dans ses bras,  
Déchira cette peau comme on déchire un linge,  
Mit à nu ce vainqueur, et dit : Tu n'es qu'un singe !  
Victor Hugo *Les Châtiments*

### **Jeanne était au pain sec**

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,  
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,  
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,  
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture  
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,  
Repose le salut de la société,  
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :  
– Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;  
Je ne me ferai plus griffer par le minet.  
Mais on s'est récréé : – Cette enfant vous connaît ;  
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.  
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.  
Pas de gouvernement possible. À chaque instant  
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;  
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.  
Vous démolissez tout. – Et j'ai baissé la tête,  
Et j'ai dit : – Je n'ai rien à répondre à cela,  
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là  
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.  
Qu'on me mette au pain sec. – Vous le méritez, certes,

On vous y mettra. – Jeanne alors, dans son coin noir,  
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,  
Pleins de l'autorité des douces créatures :  
– Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.  
Victor Hugo *L'art d'être grand-père*

### **Spectacle rassurant**

Tout est lumière, tout est joie.  
L'araignée au pied diligent  
Attache aux tulipes de soie  
Les rondes dentelles d'argent.  
La frissonnante libellule  
Mire les globes de ses yeux  
Dans l'étang splendide où pullule  
Tout un monde mystérieux.  
La rose semble, rajeunie,  
S'accoupler au bouton vermeil  
L'oiseau chante plein d'harmonie  
Dans les rameaux pleins de soleil.  
Sa voix bénit le Dieu de l'âme  
Qui, toujours visible au cœur pur,  
fait l'aube, paupière de flamme,  
Pour le ciel, prunelle d'azur !  
Sous les bois, où tout bruit s'é moussé,  
Le faon craintif joue en rêvant :  
Dans les verts écrins de la mousse,  
Luit le scarabée, or vivant.

La lune au jour est tiède et pâle  
Comme un joyeux convalescent ;  
Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale  
D'où la douceur du ciel descend !  
La giroflée avec l'abeille  
Folâtre en baisant le vieux mur ;  
Le chaud sillon gaîment s'éveille,  
Remué par el germe obscur.  
Tout vit et se pose avec grâce,  
Le rayon sur le seuil ouvert,  
L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe,  
Le ciel bleu sur le coteau vert !  
La plaine brille, heureuse et pure ;  
Le bois jase ; l'herbe fleurit.  
- Homme ! ne crains rien ! la nature  
Sait le grand secret, et sourit.  
Victor Hugo *Les rayons et les ombres*

### **Sur une barricade**

Sur une barricade, au milieu des pavés  
Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés,  
Un enfant de douze ans est pris avec des hommes.  
– Es-tu de ceux-là, toi – L'enfant dit : Nous en sommes.  
– C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.  
Attends ton tour. – L'enfant voit des éclairs briller,  
Et tous ses compagnons tomber sous la muraille.  
Il dit à l'officier : Permettez-vous que j'aie  
Rapporter cette montre à ma mère chez nous ?  
– Tu veux t'enfuir ? – Je vais revenir. – Ces voyous  
Ont peur ! Où loges-tu ? – Là, près de la fontaine.  
Et je vais revenir, monsieur le Capitaine.  
– Va-t'en, drôle ! – L'enfant s'en va. – Piège grossier !  
Et les soldats riaient avec leur officier,  
Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle  
Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle,  
Brusquement reparu, fier comme Viala,  
Vint s'adosser au mur et leur dit : Me voilà.  
La mort stupide eut honte et l'officier fit grâce.  
Victor Hugo *L'année terrible*

### **Demain dès l'aube**

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.  
Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.  
Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Honfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.  
Victor Hugo *Les Contemplations*